

## LES RELIQUES D'ORANGE



— Aventure —

ROMAN

# LES RELIQUES D'ORANGE

**Bernard DASPET**

ECHO Editions  
[www.echo-editions.fr](http://www.echo-editions.fr)

Toute représentation intégrale ou partielle, sur quelque support que ce soit, de cet ouvrage, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayant cause, est interdite (Art. L 122-4 et L 122-5 du Code de la propriété intellectuelle).

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or cette pratique s'est généralisée notamment dans les établissements d'enseignement, provoquant une baisse des achats de livres, au point que la possibilité même pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Direction artistique : Émilie COURTS

Photo de couverture : EC Média

© ECHO Éditions

ISBN : 978-2-38102-322-9

## Introduction

Le Mistral balayait la vallée avec force, courbant les arbres sous la violence des rafales et chassant, en les déchirant, les nuages violemment repoussés vers la mer.

Engoncé dans une épaisse cape de laine, le centurion Julius, escorté d'une dizaine de soldats, galopait vers Arausio. Le temps lui était précieux maintenant qu'il sentait son corps de combattant, longtemps si vigoureux, meurtri par la vieillesse.

Il lui devenait de plus en plus difficile de galoper des heures entières, mais aujourd'hui, l'urgence lui commandait de ne point s'arrêter.

Enfin au loin, le mur du théâtre apparut ; Julius releva légèrement la bride de son cheval, la ville n'était plus qu'à quelques minutes.

Un soldat s'approcha de Julius :

— Centurion, les chevaux sont épuisés. Nous galopons face au vent ; il faut que nos chevaux se reposent...

— Tu as raison, mettons-les au trot jusqu'à Arausio.

La ville s'étalait autour du théâtre, au pied d'une colline arborée de chênes verts et du temple principal ; la troupe pénétra dans Arausio quasi déserte ; seuls, quelques habitants dans les rues affrontaient le froid hivernal.

Ils attachèrent les chevaux au pied du mur du théâtre et mirent enfin pied à terre.

Julius détacha une bourse, en retira quelques écus et les donna à un des soldats de l'escorte.

— Allez-vous réchauffer, nous nous retrouverons ici dans une heure.

Julius passa devant le grand temple, mais ne s'y arrêta point, il s'enfonça dans les rues étroites de la ville bordées d'échoppes, s'engouffra dans la ruelle des tanneurs où l'odeur des peaux travaillées, malgré le vent qui en chassait les effluves, lui souleva le cœur. Il accéléra le pas et arriva enfin sur la petite place qui entourait le second temple, celui dédié à Junon. Il monta les quelques marches, poussa la lourde porte en bois de chêne et pénétra dans le péristyle soutenu par huit hautes colonnes.

Il resta là quelques instants à observer les colonnes peintes, dans le silence religieux de ce site. Il se retourna quand il entendit les pas légers qui foulait le sol de marbre de la prêtresse Petra.

— On m'avait annoncé ton arrivée, Centurion... mais je désespérais de te voir.

— Le temps n'a pas joué en ma faveur, j'ai été retenu dans ma villa à Narbonne plus longtemps que je ne le souhaitais.

— Et te voici donc ici, afin d'apporter à Junon un présent ou pour l'interroger sur ton avenir ?

— Mon passé m'est plus important que mon avenir à ce jour... Mais peut-être pourras-tu me dire si mes actions passées valent la peine que dans l'au-delà, j'en sois récompensé...

— Et tu crois, Centurion, que nos Dieux vont t'apporter une réponse à ta question ?

— Nos Dieux, je l'ignore... d'un Dieu unique, peut-être.

— Tu es ici dans le temple dédié à Junon, la Déesse, sœur et épouse de Jupiter. Cela ne te suffit donc pas ?

— Je ne recherche que la paix, la sérénité et la bonne parole.

— Suis-moi, mon frère. Ce péristyle n'est guère propice au dialogue.

Petra conduisit Julius au bout d'un long corridor jusqu'à une pièce sombre, au plafond bas.

— Ici, nous sommes à l'entrée du temple même où je suis la seule à pouvoir en fouler le sol. Ici, personne ne nous entendra ; tu peux parler en toute confiance, mon frère. Comment tes pas t'ont-ils conduit ici ?

— Notre frère Aristos m'a donné ton nom. J'ai avec moi ce qui est le plus important et dont je suis prêt à donner ma vie si l'on osait me le voler.

— Ainsi donc, cela est vrai, murmura Petra. Tu possèdes donc ces saintes reliques.

— Elles ne m'ont pas quitté depuis plus de trente ans, répondit Julius, en déposant sur une table en marbre, un paquet enveloppé dans un tissu de lin.

Petra regardait ce paquet, les yeux brillants. Une larme coula sur son visage.

— Et il s'agit donc des reliques de notre Seigneur ?

— Telles que me les a donnés Marie, sa Mère, le lendemain de sa crucifixion.

Julius s'assit sur un fauteuil, Petra s'approcha de lui, lui prit la main :

— Raconte-moi tout, dit-elle.

— Le jour où notre Seigneur a été crucifié, j'étais dans la garde qui surveillait la foule ; je n'ai rien pu faire pour sauver Christ de la mort ; quand on l'a mis en croix, Christ m'a regardé et m'a souri. Je suis resté près de lui jusqu'à son agonie, Pierre et Marie sa Mère l'ont accompagné jusqu'à son dernier souffle. Après sa mort, les gardes l'ont descendu de la croix ; ils voulaient conduire son cadavre au champ des suppliciés, mais un certain Joseph d'Arymathie a demandé à garder le corps pour lui offrir une sépulture plus digne. Les soldats n'étaient pas d'accord ; il est interdit de remettre le cadavre d'un supplicé crucifié. Alors Joseph d'Arymathie a soudoyé les soldats qui se sont empressés de prendre l'argent, mais refusaient toujours de donner le corps. Je suis intervenu à ce moment-là, ordonnant aux soldats de laisser le corps à ce Joseph. Marie, sa Mère, lui a ôté la couronne d'épines que les soldats lui avaient posée sur sa

tête avant de le crucifier. C'était là pour moi la moindre des choses que je pouvais faire, offrir à Christ une sépulture digne, à lui qui m'avait ouvert les yeux quand j'étais dans la souffrance et le désarroi. Je l'ai suivi plusieurs mois, souvent de loin, j'ai écouté ces paroles, j'ai vu ses yeux qui scrutaient mon âme, entendu ses mots qui coulaient en moi comme du miel, il m'a ouvert les yeux. Je n'ai pu rien faire pour le sauver, alors lui permettre d'avoir une sépulture digne, c'était pour moi une évidence. J'aurais pu, j'aurais dû empêcher sa mort... Je regrette depuis, chaque jour, ma lâcheté.

— Mais tu as fait ce qu'il fallait, dit Petra. Il fallait que Christ meure afin de ressusciter. S'il n'était pas mort sur la croix, il n'aurait jamais été le fils de Dieu. C'est Dieu qui t'a empêché de commettre l'irréparable en te laissant dans ta faiblesse d'homme mortel pour que l'homme immortel, notre Seigneur, puisse rayonner pour l'éternité.

Julius leva son regard vers Petra :

— Et c'est toi, une prêtresse de Junon qui parle ainsi.

— Je fus prêtresse jusqu'à ce que la révélation ouvre mes yeux et mon corps. Je reste prêtresse dans ce temple et en apparence seulement, mais je sais que bientôt l'heure viendra où les ténèbres laisseront la lumière inonder ce temple... Mais, mon frère, continue et dis-moi comment tu as reçu ces reliques.

— Le lendemain de l'exécution, je suis remonté au Golgotha, les trois croix des condamnés de la veille étaient couchées par terre, mais on avait arraché à celles de Christ les clous. J'ai demandé à un garde ce qui s'était passé ; le soldat semblait étonné que je

m'intéresse à cette croix, mais comme j'insistai et du fait que j'étais centurion, le soldat m'a dit qu'à la nuit tombante une vieille femme et un homme étaient revenus sur le lieu du supplice et ont arraché les clous de la croix. Le soldat s'est approché d'eux, il a voulu les chasser, mais la vieille femme lui a dit qu'elle était la Mère du crucifié. Alors, il l'a laissé faire. Je savais où vivait Marie à Jérusalem, une vieille mesure à l'extérieur des remparts ; j'y suis allé. Elle m'a reconnu, car elle m'avait vu plusieurs fois près de Christ. C'était une vieille femme, courbée par l'âge et les malheurs. Elle m'a montré les clous et la couronne et j'ai longuement pleuré en les touchant. Les pointes portaient encore les taches de sang de notre Seigneur. Alors, Marie a enveloppé les quatre clous et la couronne dans un morceau déchiré d'une tunique que Christ avait porté et qu'elle conservait. « Ne perds rien de tout cela, me dit-elle, et protège ces clous qui ont préfiguré la mort de mon fils avant qu'il ne ressuscite ». Deux jours après, j'apprenais que le corps de notre Seigneur avait disparu... Ainsi la prédiction s'avérait exacte...

— Montre-moi ces reliques.

Julius défit le paquet, retira la gangue de cuir qui enveloppait un morceau de tissu qu'il déroula précautionneusement, et fit glisser sur la table les quatre clous et la couronne d'épines.

— Regarde, murmura-t-il, le sang séché de notre Seigneur. Je n'ai jamais voulu laver ces clous, ils sont tels que Marie me les a remis. Et je les ai laissés enrouler dans ce morceau de tunique.

Petra s'agenouilla, prit un clou dans le creux de sa main et le baisa avec dévotion.